Document généré le 29 avr. 2024 22:03

Documentation et bibliothèques

Figures du libraire au Québec
Booksellers in Québec
Tipos de libreros en Quebec

Frédéric Brisson

Volume 51, numéro 2, avril–juin 2005

Les métiers du livre au Québec

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1030094ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1030094ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED)

ISSN

0315-2340 (imprimé)
2291-8949 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Brisson, F. (2005). Figures du libraire au Québec. *Documentation et bibliothèques*, *51*(2), 129–138. https://doi.org/10.7202/1030094ar

Résumé de l'article

L'auteur examine cinq figures distinctes de libraires au Québec au XXe siècle : le libraire-grossiste (Garneau), la chaîne de librairies (Renaud-Bray), le libraire indépendant (Librairie du Square), le libraire spécialisé (L'Androgyne) et le libraire ancien (Bernard Amtmann). Au-delà de la triple fonction (sélection des titres, présentation, conseil) qui fonde leur identité commune de libraires, chaque figure développe des traits caractéristiques et se distingue de ses concurrentes. Cette diversité des librairies renforce le monde du livre en lui attirant différents publics.

Tous droits réservés © Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED), 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Figures du libraire au Québec

FRÉDÉRIC BRISSON*
Université de Sherbrooke
Frederic.Brisson@usherbrooke.ca

RÉSUMÉ | ABSTRACTS | RESUMEN

L'auteur examine cinq figures distinctes de libraires au Québec au XXe siècle: le libraire-grossiste (Garneau), la chaîne de librairies (Renaud-Bray), le libraire indépendant (Librairie du Square), le libraire spécialisé (L'Androgyne) et le libraire ancien (Bernard Amtmann). Au-delà de la triple fonction (sélection des titres, présentation, conseil) qui fonde leur identité commune de libraires, chaque figure développe des traits caractéristiques et se distingue de ses concurrentes. Cette diversité des librairies renforce le monde du livre en lui attirant différents publics.

Booksellers in Québec

The author examines five distinct types of 20th century booksellers in Québec: the wholesale bookseller (Garneau), the chain bookstores (Renaud-Bray), the independent bookseller (Librairie du Square), the specialised bookseller (L'Androgyne) and the antiquarian bookseller (Bernard Amtmann). Beyond the triple function (selection of titles, display and advice to customers) that underscores the common identity of booksellers, each one develops specific characteristics and distinguishes himself from his competition. The diversity of booksellers strengthens the book scene by attracting different readers.

Tipos de libreros en Quebec

El autor examina cinco tipos distintos de libreros en el siglo XX en Quebec: el mayorista (Garneau), la cadena de librerías (Renaud-Bray), el independiente (Librairie du Square), el especializado (L'Androgyne) y el de libros antiguos (Bernard Amtmann). Más allá de la triple función (selección de títulos, presentación, asesoría) que constituye el factor común de los libreros, cada tipo desarrolla características propias y se distingue de sus competidores. Esta diversidad de librerías consolida el mundo del libro atrayendo a los diferentes públicos.

QU'EST-CE QU'UN LIBRAIRE? C'est vraisemblablement quelqu'un qui vend des livres, mais encore? L'univers du livre est immense: presque tous les domaines de l'activité et de la culture humaines s'appuient à un degré ou à un autre sur le média du livre. Où le libraire québécois se situe-t-il dans cet univers?

En 2002, en tenant compte uniquement des ouvrages parus en français, 4 000 nouveautés sont parues au Québec[1] et 31 000 en France[2]. Un libraire ne peut donc offrir dans son commerce l'ensemble des titres qui sont sur le marché. Il doit faire des choix. Il sélectionne des titres en anticipant la demande et du coup attire un certain public grâce à la sélection qu'il effectue et à la façon dont il présente ces titres. Le libraire se forge ainsi une image, une personnalité, une figure unique. Certaines figures partagent cependant des traits similaires qui nous incitent à les ranger dans une même « famille ». L'objet de cet article est d'examiner un certain nombre de « familles » ou de types de libraires québécois au XXe siècle: le libraire-grossiste, la chaîne de librairies, le libraire indépendant, le libraire spécialisé et le libraire de livres anciens. Si nous les présentons dans cet ordre malgré la plus grande ancienneté de la librairie indépendante, c'est pour refléter l'influence énorme des grossistes et des chaînes sur le marché du livre: les noms des grossistes-détaillants Beauchemin, Granger ou Garneau sont des noms familiers auprès du grand public à une certaine époque, comme le sont aujourd'hui les noms des chaînes Renaud-Bray et Archambault. La démarche que nous proposons repose sur la valeur de l'exemple: après une mise en contexte des activités de chaque « famille » de libraires, nous analyserons le parcours d'un de ses membres représentatifs.

LE LIBRAIRE-GROSSISTE: GARNEAU

À la faveur de l'accroissement démographique et du développement de l'alphabétisation, de grandes librairies parviennent à s'implanter durablement en sol québécois à la fin du XIXe siècle. À Montréal, la Librairie Beauchemin et J.-B. Rolland & Fils combinent une librairie de détail avec une librairie de gros, utilisant notamment almanachs et catalogues pour faire connaître leur fonds et susciter des commandes.

* L'auteur tient à remercier le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada pour son appui financier.

1. D'après les informations données sur le site Web de l'Association nationale des éditeurs de livres *www.anel.qc.ca* (consulté le 1er octobre 2004).
2. D'après les données de *L'Édition en perspective 2002/2003, Syndicat national de l'édition*, citées sur le site Web de l'Association pour l'exportation du livre canadien *www.aecb.org* (consulté le 1er octobre 2004).

Dans l'est du Québec, la librairie dominante qui exerce cette fonction stratégique de grossiste, à la fois importatrice, distributrice et détaillante, appartient à Joseph-Pierre Garneau.

Elles exercent en même temps des activités d'imprimerie et d'édition. La librairie Cadieux & Derome atteint également une taille impressionnante avant d'être avalée par Beauchemin, tandis que Granger Frères prend son essor au début du XXe siècle. La santé de ces librairies dépend directement de l'état de leurs relations avec les dirigeants des institutions politiques, religieuses et scolaires, principales consommatrices de livres dans la province. Aussi leur orthodoxie morale est-elle à toute épreuve et les ouvrages que les libraires importent d'Europe, soigneusement choisis. Dans l'est du Québec, la librairie dominante qui exerce cette fonction stratégique de grossiste, à la fois importatrice, distributrice et détaillante, appartient à Joseph-Pierre Garneau.

Les racines de la librairie Garneau remontent jusqu'à 1833[3], alors que Joseph Crémazie fonde à Québec une librairie où vient le rejoindre son frère Octave en 1844. Ce dernier donne à « J. & O. Crémazie, librairie ecclésiastique et classique » une nouvelle impulsion et la librairie, sise rue de la Fabrique, devient un lieu de rencontre des élites culturelles de la Vieille Capitale[4]. La librairie Crémazie grossit et on y vend bientôt toutes sortes d'objets de luxe : papier peint, parfums, parapluies, instruments de musique, vins, etc. Elle semble prospère jusqu'à ce que le drame éclate en 1862 : à la stupeur générale, Octave Crémazie –qui, en plus d'être libraire, est un fameux poète, auteur du « Drapeau de Carillon »– prend la fuite pour échapper aux foudres de la justice. Crémazie aurait forgé de nombreux faux billets qu'il échangeait chez les usuriers ; la fraude totalise une somme « astronomique ». Octave Crémazie s'exile en France, où il vit pauvrement, sous le nom de Jules Fontaine, jusqu'à sa mort en 1879. Entre-temps, Joseph Crémazie reprend le contrôle de la librairie malgré la vente à l'enchère de 1862[5]. Il meurt en 1880 ; la librairie passe alors aux mains de Samuel Chaperon. En 1897, alors que les affaires déclinent, ce dernier accepte l'offre d'association que lui présente un jeune homme dynamique nommé Joseph-Pierre Garneau.

J.-P. Garneau, né en 1871, fait son cours classique au Séminaire de Québec et passe ensuite cinq ans à apprendre les arcanes du commerce à la maison de gros fondée par son père. En 1899, Garneau rachète la part de Samuel Chaperon et devient l'unique propriétaire du commerce de livres et de papeterie. Il ajoute un rayon d'ornements d'église en 1900 et achète en 1907 l'actif de la succursale de Québec de la maison C.-B. Lanctôt, spécialiste en articles religieux[6]. En 1912, la florissante librairie manque d'espace : Garneau achète un édifice voisin de la basilique de Québec, au 47 rue Buade, et y aménage son commerce. Les deux premiers étages de l'immeuble sont consacrés aux collections de livres, les deux étages supérieurs renferment un assortiment très varié d'ornements d'église et d'articles religieux, tandis qu'une partie annexe de l'édifice abrite la papeterie pour l'école et le bureau, les souvenirs, les objets d'art, etc.[7]. Du côté des livres, le catalogue de 1914 compte près de 6 400 titres, dont 38 % dans le secteur religieux et 36 % dans le secteur littéraire[8]. En 1920, la Librairie Garneau Limitée devient une société par actions. J.-P. Garneau instaure alors un audacieux fonds de participation aux bénéfices qui permet à quelques employés d'obtenir des actions de la compagnie. En 1921, l'entreprise ouvre une succursale sur la rue Saint-Joseph. À cette date, la Librairie Garneau est très solidement établie. Elle profite d'une clientèle ecclésiastique attirée à la fois par les objets de culte et les livres et bénéficie d'une réputation sans tache qui lui permet de développer d'intéressantes ventes institutionnelles. Elle s'est également assurée de l'estime des élites culturelles en publiant les ouvrages de professeurs réputés de l'Université Laval comme Adjutor Rivard[9], l'abbé Camille Roy[10], Adolphe-Basile Routhier[11] et Thomas Chapais[12]. Dans ses activités de gros, elle est appuyée par des voyageurs de commerce qui parcourent le Québec et les provinces des Maritimes[13] ; la librairie publie en outre plusieurs catalogues qui lui permettent d'enregistrer des ventes par la poste.

Joseph-Pierre Garneau dirige les destinées de la librairie jusque dans les années 1950, alors que l'entreprise exerce toujours d'importantes activités de grossiste et de détaillante. En 1958, la librairie est

3. D'après Pierre-Georges Roy, *À propos de Crémazie*, Québec, Éditions Garneau, 1945, p. 28.
4. Voir Jean-Louis Roy, « La Librairie Crémazie », *Crémazie et Nelligan*, R. Robidoux et P. Wyczynski (sous la direction de), Montréal, Fides, 1981, p. 11-42.
5. D'après P.-G. Roy, *op. cit.*, p. 30.
6. D'après Raphaël Ouimet, *Biographies canadiennes-françaises*, 7e édition, Montréal, Raphaël Ouimet, 1927, p. 220-221.
7. Cette partie annexe de l'édifice, qui porte le n° 34 de la rue Sainte-Anne, a été aménagée à une date indéterminée postérieure à 1912. D'après Damase Potvin, *La Librairie Garneau : le centenaire d'une maison historique, 1844-1944*, Québec, L'Action catholique, 1944, p. 8.
8. D'après la compilation de Jacques Michon et Josée Vincent, « La librairie française à Montréal au tournant du siècle », *Le Commerce de la librairie en France au XIXe siècle, 1789-1914*, J.-Y. Mollier (sous la direction de), Paris, IMEC Éditions / Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1997, p. 363.
9. *Manuel de la parole. Traité de prononciation*, 1901 ; *Études sur les parlers de France au Canada*, 1914 ; *De la liberté de la presse*, 1923 ; *Contes et propos divers*, 1944.
10. *Essais sur la littérature canadienne*, 1907.
11. *De l'homme à Dieu. Essai d'apologétique pour les hommes du monde*, 1913 (en coédition avec Desclée, de Brouwer et Cie, de Lille).
12. *Le Marquis de Montcalm (1712-1752)*, 1911 ; *Discours et conférences. Deuxième série*, 1913 ; *Cours d'histoire du Canada*, 8 volumes, 1919-1934.
13. « *M. J.-W. Deslauriers* [...] *voyage pour la Librairie Garneau depuis près de trente ans, dans les provinces Maritimes et à Terre-Neuve.* » Un autre voyageur parcourt la province de Québec. D. Potvin, *op. cit.*, p. 11.

toutefois aux mains de la succession d'Edmond Desrochers (secrétaire-trésorier de la librairie à partir de 1920) et du notaire Lavery Sirois (un membre du conseil d'administration depuis 1920). L'entreprise connaît un « regain de vie »[15] au début des années 1960 et rajeunit son image en se lançant dans l'édition de poésie. Elle compte 5 succursales en 1972, lorsque le Centre éducatif et culturel, un important éditeur scolaire propriété de Hachette International (à 45 %) et de la Société générale de financement du Québec (à 50 %), prend le contrôle de Garneau. Le consortium a pour objectif de « *constituer un réseau complet de librairies à travers le Québec* »[14], mais la transaction suscite énormément d'opposition. Le Conseil supérieur du livre, entre autres, proteste énergiquement contre la mainmise grandissante du géant français Hachette sur le marché du livre québécois. Qu'à cela ne tienne, le réseau se développe rapidement. En 1977, les 17 succursales de la chaîne Garneau fusionnent avec les 9 librairies Dussault. Les frères Roger et André Dussault contrôlent 51 % de la nouvelle entité et Hachette 49 %[15], mais l'arrimage est difficile. En 1980, la mise en vigueur imminente de la *Loi sur le développement des entreprises québécoises dans le domaine du livre*[16] pousse Hachette à se défaire de ses parts. La chaîne de librairies est en crise : elle doit environ trois millions de dollars à ses créanciers, dont la moitié à Hachette. Seule une intervention des pouvoirs publics peut la sauver et la Société de développement des industries culturelles (SODIC) injecte 800 000 $ dans l'entreprise en échange de 51 % des actions[17]. En 1982, la SODIC scinde le réseau en deux. Les librairies situées à l'ouest de Québec sont acquises par Marc-André Dandurand, qui leur donne la raison sociale Demarc ; celles de la région de Québec passent entre les mains de Claude Royer, qui possède déjà deux librairies. En mai 1993, le groupe Sogides, propriétaire des Éditions de l'Homme et du distributeur ADP, étend ses activités vers la vente au détail en achetant les neuf librairies Demarc et les huit librairies Garneau[18] ; toute la chaîne reprend alors la raison sociale *Garneau*[19].

Modèle d'orthodoxie, Garneau projette l'image d'un fidèle pratiquant, d'un citoyen responsable et d'un homme d'affaires accompli. Les clients institutionnels ou individuels qui s'en remettent au libraire pour une tâche aussi délicate que le choix de leurs livres peuvent lui témoigner une confiance absolue.

L'histoire de la librairie Garneau s'étend ainsi en amont et en aval de la vie de J.-P. Garneau, mais la figure de celui-ci illustre les caractéristiques de sa librairie dans sa longue période d'abondance. J.-P. Garneau « *consacre les rares loisirs que lui laisse son commerce aux œuvres de bienfaisance et de philanthropie. Directeur de la Ligue Anti-alcoolique de Québec, secrétaire du Conseil de la propagation de la foi, membre de la Société Saint-Vincent-de-Paul et de l'Action sociale catholique, il fait encore partie de la Chambre de commerce et de l'Association des marchands-détaillants* »[20].

Modèle d'orthodoxie, Garneau projette l'image d'un fidèle pratiquant, d'un citoyen responsable et d'un homme d'affaires accompli. Les clients institutionnels ou individuels qui s'en remettent au libraire pour une tâche aussi délicate que le choix de leurs livres peuvent lui témoigner une confiance absolue.

Ainsi, les sections du livre religieux et de la littérature occupent chacune environ un tiers du catalogue de 1914, mais les titres littéraires ont été soigneusement épurés. Dans la collection « Pages choisies » d'Armand Colin, par exemple,

> « *si le libraire a cru bon de maintenir les morceaux choisis de Bossuet et de George Sand, il a fait disparaître ceux de Diderot, de Victor Cousin, de Rabelais, de Lesage et de Beaumarchais. Les œuvres des écrivains sujets à controverse, soit celles des philosophes du XVIIIe siècle, des romanciers naturalistes, des poètes symbolistes et des philosophes positivistes, sont tout simplement retirées des collections* »[21].

Longtemps plus tard, en 1958, J.-P. Garneau tente vainement de convaincre le libraire-éditeur religieux Fides d'acquérir la librairie qui porte son nom : il craint qu'elle ne « *tombe un jour entre les mains d'une société qui ne se soucierait pas du choix des livres* »[22]. Homme d'expérience, Garneau est alors conscient des répercussions possibles du pouvoir dont dispose le libraire[23] de sélectionner ses titres.

14. _____, « La SGF veut créer un réseau complet de librairies au Québec », *Le Devoir*, 8 janvier 1972, p. 1.
15. D'après Marie-Agnès Thellier, « *La librairie Dussault achète Garneau et Hachette contrôle 49 % de l'ensemble* », *Le Devoir*, 2 décembre 1977, p. 31.
16. La *Loi sur le développement des entreprises québécoises dans le domaine du livre* (communément appellée loi 51) oblige les bibliothèques et les commissions scolaires à acheter leurs livres de librairies agréées. Pour être agréée, une librairie doit toutefois être de propriété québécoise à 100 %, ce qui rend le commerce de la librairie plus difficile à rentabiliser pour des étrangers.
17. D'après Clément Trudel, « *Pour éviter une faillite, Québec acquiert 51 % de Dussault-Garneau* », *Le Devoir*, 14 août 1980, p. 7.
18. D'après Anne-Marie Voisard, « Sogides met la main sur les librairies Garneau et l'Action », 28 juillet 1993, p. B3.
19. D'après Louis-Guy Lemieux, « Garneau, une histoire (1) », *Le Soleil*, 4 octobre 1993, p. B2.
20. R. Ouimet, *op. cit.*, p. 221.
21. Jacques Michon (sous la direction de), *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XXe siècle, vol. 1*, Montréal, Fides, 1999, p. 102-103.
22. Paul-Aimé Martin, « Fides au fil des jours, 1937-1978 », Fonds Fides (document n° 19, f. 13), Archives du GRÉLQ, Université de Sherbrooke.
23. La notion de « pouvoir du libraire » a été explorée par Jean-Louis Roy dans « Une région culturelle mal connue : le pouvoir des librairies ou les libraires du pouvoir », *L'Évolution du rôle social de l'imprimé et de ses agents au Québec*, Montréal, Les conférences Ægidius-Fauteux, 1980, p. 23-45.

Pierre Renaud bouscule plusieurs idées reçues dans le monde du livre. Un des aspects les plus frappants du personnage est sa façon d'assumer sans ambages la fonction commerciale du libraire.

La chaîne de librairies : Renaud-Bray

Les chaînes de librairies apparaissent au Québec dans les années 1950. Fides, libraire et éditeur montréalais, ouvre des succursales de sa librairie à Saint-Boniface (Manitoba) en 1954, puis à Edmonton (Alberta) en 1957 et enfin dans une demi-douzaine de villes québécoises dont Montmagny, Tadoussac et Sept-Îles[24]. Dans les années 1960, c'est au tour des frères André et Roger Dussault de développer, après avoir acquis la Librairie dominicaine à Montréal, un réseau de librairies à travers la province. L'apparition de ces chaînes améliore sensiblement l'accès au livre dans différentes régions du Québec. Fides, Dussault et Garneau agissent selon les modèles à la fois du grossiste et de la chaîne de librairies. Cependant, la fonction de grossiste disparaît de l'univers du livre québécois au cours des années 1970, victime de la montée en force des distributeurs exclusifs. Les chaînes, elles, demeurent et parviennent à dominer le marché du livre à la fin du XXe siècle.

En 1965, Pierre Renaud ouvre une librairie avec son associé Edmond Bray chemin de la Côte-des-Neiges, près de l'Université de Montréal. Dès le départ, les associés voient grand : alors que la plupart des librairies de l'époque ont une surface d'environ 1 000 pieds carrés, la nouvelle librairie a une dimension de 5 000 pieds carrés[25]. En outre, les heures d'ouverture (de 8 heures à minuit, sept jours sur sept) sont audacieuses.

Les 25 années qui suivent sont témoins du développement de la librairie. En 1971, Pierre Renaud rachète la part de son associé[26]. En 1978, il est le premier libraire québécois à informatiser la gestion de son inventaire[27]. En 1989, il ouvre une succursale – attenante à sa librairie principale – entièrement dédiée aux livres jeunesse. Pierre Renaud profite de cette période pour peaufiner la formule qui fera son succès, celle d'une librairie de grande surface à l'atmosphère conviviale où sont offerts à la vente, en plus d'un grand nombre de livres, des disques, des revues, des articles de papeterie et de multiples idées-cadeaux. Il s'agit de la version québécoise d'une tendance internationale : des concepts comparables (grande surface, convivialité et diversité des produits culturels) s'imposent en France avec la FNAC, en Grande-Bretagne avec les Virgin Megastores, et aux États-Unis avec les Barnes & Noble.

En 1993, Pierre Renaud reprend cette formule lorsqu'il ouvre une succursale dans un ancien cinéma, au coin de l'avenue du Parc et de l'avenue Laurier. En 1994 et 1995, les Renaud-Bray se multiplient rapidement : deux nouvelles succursales ouvrent leurs portes au centre-ville de Montréal, une autre à Brossard et une quatrième à Toronto, où il cible le marché francophone. L'aventure torontoise s'avère un cauchemar : elle est abandonnée après neuf mois d'activité et les sommes englouties obligent Renaud-Bray à se placer sous la protection de la *Loi sur la faillite et l'insolvabilité* au printemps 1996.

Après moult rebondissements, Renaud-Bray est toutefois sauvée grâce à un investissement de 1,7 million de dollars du Fonds de solidarité de la FTQ. Les créanciers ordinaires, des distributeurs pour la plupart, à qui Renaud-Bray doit plus de 5 millions de dollars[28], se résignent quant à eux à ne recevoir que 30 sous pour chaque dollar de créance.

Avec un bilan assaini, la chaîne redevient rentable. En 1999, coup de théâtre dans le monde du livre : les 5 succursales de Renaud-Bray fusionnent avec les 15 librairies Garneau, propriété du groupe Sogides, présidé par Pierre Lespérance, et achètent en outre les 3 succursales Champigny. Le Fonds de solidarité de la FTQ (avec 3 millions de dollars supplémentaires) et la SODEC[29] (avec 1,5 million) financent l'opération. La chaîne ainsi créée prend le nom de Renaud-Bray : Pierre Renaud obtient 51 % des actions de l'entreprise, Sogides 20 %, le Fonds de la FTQ 20 % et la SODEC 9 %[30]. Renaud-Bray s'engage alors dans une phase de consolidation de son réseau et de son emprise sur le marché francophone au Québec. Seule la chaîne Archambault, propriété du groupe Quebecor, qui compte six librairies au Québec en 1999[31], est en mesure de rivaliser avec elle.

Pierre Renaud bouscule plusieurs idées reçues dans le monde du livre. Un des aspects les plus frappants du personnage est sa façon d'assumer sans ambages la fonction commerciale du libraire. Il se forge une réputation de « Jean Coutu du livre »[32] et qualifie ses librairies d'« épiceries culturelles »[33]. Il aime « *créer un univers complexe où le client peut*

24. D'après J. Michon (sous la direction de), *Histoire de l'édition [...], vol. 2, op. cit.*, p. 376-377.
25. Laurent Fontaine, « Libraire en série », *L'actualité*, 1er mars 2000, p. 26.
26. Il les rachète de Rolf Puls, des éditions Gallimard, à qui Edmond Bray avait lui-même vendu ses parts. D'après Carole Vallières, « Le libraire iconoclaste », *Commerce*, vol. 105, octobre 2004, p. 16.
27. D'après Jacques Larue-Langlois, « L'informatisation : une solution au problème des libraires ? », *Le Devoir*, 18 novembre 1978, p. V.
28. D'après Lisa Binsse, « Le Fonds de solidarité investit 1,7 million dans Renaud-Bray », *La Presse*, 18 juillet 1996, p. B1.
29. SODEC : Société de développement des entreprises culturelles
30. D'après Rollande Parent, « Renaud-Bray et Garneau achètent Champigny », *La Presse*, 12 juin 1999, p. A9.
31. D'après l'Association nationale des éditeurs de livres, *Brève Histoire du livre au Québec*, Montréal, ANEL, 1998, p. 16.
32. L. Fontaine, *loc. cit.*
33. Éric Moreault, « "Épicerie culturelle" à Sainte-Foy », *Le Soleil*, 6 avril 2000, p. C3.

trouver un cadeau "culturel"»[34]. D'après Pierre Renaud, un libraire «*n'est pas un bibliothécaire. C'est un homme d'affaires qui aime les livres, qui parfois les lit et qui, surtout, les vend*»[35]. L'approche du libraire est résolument orientée vers le grand public et il évite «*d'afficher le zèle culturel qui me mettrait en faillite. Quand un client achète un livre, il vote et nous n'avons qu'à nous soumettre en achetant les livres qui sont les plus en demande: pour le moment, psychologie et psychanalyse*»[36], déclare-t-il par exemple en 1978. Cette perspective d'affaires explique également l'informatisation précoce des librairies et la gestion serrée des stocks.

La connaissance précise des ventes permet au libraire de publier chaque semaine un «Palmarès Renaud-Bray» dans les journaux. Cette liste des meilleurs vendeurs, en plus de confirmer l'orientation grand public de la chaîne, lui permet de se positionner comme libraire de référence. La trouvaille de Pierre Renaud qui fait le plus jaser est celle des «Coups de cœur Renaud-Bray». Il s'agit d'autocollants que le libraire fait apposer à partir de 1996 sur certains titres qui répondent à deux critères: être d'excellente qualité et présenter un potentiel commercial intéressant. C'est le «quatre étoiles»[37] de Renaud-Bray. Avec ces autocollants, Pierre Renaud remédie à une lacune importante de la librairie de grande surface, celle de la perte du contact personnel entre le client et «son» libraire. Il tourne la situation à son avantage en mettant à profit la fonction de conseiller du libraire sur le livre même. Le «Coup de cœur» «*remplace un peu les libraires – qui n'ont plus à passer deux heures avec une dame pour lui vendre un livre de poche*»[38], dit Pierre Renaud. En mettant derrière cette recommandation toute l'image de marque de la chaîne, le «Coup de cœur» donne immanquablement un coup de pouce aux ventes du titre élu – un coup de pouce qu'il faut multiplier par le nombre de succursales de la chaîne.

La chaîne est d'ailleurs appelée à croître: Pierre Renaud affiche ouvertement l'ambition d'ajouter, aux 25 succursales que compte la chaîne en 2004, 15 nouvelles succursales en 5 ans[39]. Il affirme que «*dans le livre, si t'es petit, c'est mortel*»[40]. Il est vrai que la taille de la chaîne lui a permis de survivre à sa quasi-faillite. À l'été 1996, le monde du livre québécois est sur les dents. La faillite anticipée de Renaud-Bray, en plus de coûter des millions de dollars aux distributeurs et aux éditeurs québécois, laisserait la place vide l'automne venu. La SODEC le sait. Il existe un précédent. En 1980, lorsque la SODIC vient au secours de la chaîne de librairies Dussault-Garneau (23 succursales), le président de l'Association des libraires du Québec se nomme... Pierre Renaud. Celui-ci déclare alors que le geste de la SODIC équivaut à «*encourager le vice et subventionner la mauvaise administration*»[41]. Le libraire prend tout de même des notes: il sait dorénavant que les pouvoirs publics n'aiment pas voir couler un gros navire du domaine culturel et cela le sert bien en 1996.

En 1999, la fusion Renaud-Bray–Garneau–Champigny suscite un tollé chez les libraires indépendants, qui accusent la SODEC – censée soutenir les intérêts de tout le milieu – de se trouver en conflit d'intérêts. La SODEC se défend en avançant que les librairies à grande surface sont une tendance inéluctable du marché. Il lui est «*apparu important qu'un réseau de propriété québécoise puisse composer avec la concurrence annoncée des Chapters, Indigo, FNAC, Club Price, etc.*»[42]. Pour le meilleur et pour le pire, Renaud-Bray devient ainsi le vaisseau amiral de la librairie québécoise.

La librairie indépendante: la Librairie du Square

La plupart des libraires, même ceux qui décident ensuite de se lancer dans le commerce de gros ou d'ouvrir des succursales, commencent évidemment par ouvrir une librairie indépendante, mais la librairie indépendante n'est pas pour autant la forme la plus ancienne de la librairie au Québec. En effet, l'intégration verticale ne date pas d'hier: la première librairie apparaît à Québec en 1764, aux lendemains de la Conquête, et appartient aux imprimeurs Brown et Gilmore. En 1815, l'abrogation des *Navigation Acts* britanniques coïncide avec l'arrivée à Montréal du libraire français Hector Bossange[43] et avec l'installation du «premier libraire francophone à Québec»[44], Augustin-René Langlois, dit Germain. À partir de cette date, les librairies indépendantes francophones se multiplient. Une des plus connues du XIXe siècle, outre celle de Crémazie, est celle d'Édouard-Raymond Fabre, active à Montréal de 1823 à 1854[45] et fréquentée jusqu'en 1837 par les leaders patriotes. Fabre deviendra maire de la ville de 1849 à 1851.

34. L. Fontaine, *loc. cit.*
35. L. Fontaine, *op. cit.*, p. 24.
36. Jacques Larue-Langlois, «Les libraires, la culture et le commerce...», *Le Devoir*, 18 novembre 1978, p. IV.
37. Pierre Renaud, interviewé par René-Homier Roy à l'émission «C'est bien meilleur le matin», radio de la Société Radio-Canada, 2 septembre 2004.
38. Sophie Doucet, «Coups de cœur ou coups de pif?», *La Presse*, 30 juin 2002, p. B5.
39. D'après Jacques Thériault, «Le *credo* de Pierre Renaud: stimuler l'appétit de la lecture», *Livre d'ici*, octobre 2004, p. 8-9.
40. Jacques Therrien, «Pierre Renaud, le libraire libre», *Le Devoir*, 6 novembre 1993, p. D3.
41. Maréchal Francœur, «Une opération de sauvetage délicate», *Le Soleil*, 11 août 1980, p. A6.
42. Pierre Lampron, «La SODEC et le marché du livre», *La Presse*, 5 juillet 1999, p. B2.
43. Voir Yvan Lamonde, «La Librairie Hector Bossange de Montréal (1815-1819) et le commerce international du livre», *Livre et Lecture au Québec (1800-1850)*, C. Galarneau et M. Lemire (sous la direction de), Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1988, p. 59-92.
44. Claude Galarneau, «Langlois, dit Germain, Augustin-René», *Dictionnaire biographique du Canada, vol. VIII (1851-1860)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1985.
45. Voir Jean-Louis Roy, *Édouard-Raymond Fabre, libraire et patriote canadien, 1799-1854: contre l'isolement et la sujétion*, Montréal, Hurtubise HMH, 1974.

L'identité du libraire indépendant contemporain s'articule autour de la passion du métier, par opposition à la chaîne de librairies où l'intérêt économique prime.

◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇

À la fin du XIXe siècle et plus encore au début du siècle suivant, la distinction entre le libraire indépendant et le libraire grossiste devient plus nette. Gonflé par les commandes institutionnelles, ce dernier acquiert une taille considérable, mais il doit en contrepartie montrer patte blanche aux autorités politiques, scolaires et religieuses. Le libraire indépendant, lui, doit s'installer en des lieux où la concentration de population est suffisante pour rentabiliser sa librairie. Il peut choisir des localités comme Trois-Rivières ou Sherbrooke, ou encore les centres-villes de Montréal et de Québec. À Montréal, la librairie Déom, active de 1896 à 1982[46] et située au cœur du Quartier latin, constitue l'archétype de la librairie qui s'adresse aux étudiants et aux professeurs d'université et autour de laquelle gravite un cénacle intellectuel. La librairie Pony, active de 1894 à 1959 sur la rue Sainte-Catherine, un peu à l'est de la rue Saint-Denis, devient avec ses nombreux titres populaires et ses magazines importés « le paradis du peuple »[47]. Après la Seconde Guerre mondiale apparaît une nouvelle génération de libraires indépendants, dont Henri Tranquille, installé à l'angle des rues Sainte-Catherine et Saint-Urbain de 1948 à 1974[48], représente la figure emblématique. Un des faits d'armes de Tranquille est d'avoir vendu en exclusivité – pour le principe de la liberté d'expression – le controversé manifeste *Refus global* en 1948. Durant toute l'ère des grossistes (soit, *grosso modo,* de la décennie 1880 à la décennie 1970[49]), la marque distinctive des libraires indépendants réside dans une sélection des titres plus éclectique, plus diversifiée et, en définitive, plus indépendante d'esprit.

Les années 1970 sont témoins de la montée en puissance des chaînes et du déclin des grossistes, ainsi que de l'adoption en 1979 de la loi 51, qui assure pour de bon aux librairies indépendantes, dans toutes les régions du Québec, un accès au marché institutionnel. La dynamique du milieu du livre est évidemment transformée. L'identité du libraire indépendant contemporain s'articule autour de la passion du métier, par opposition à la chaîne de librairies où l'intérêt économique prime. Cet amour du métier se traduit notamment par un service compétent et personnalisé auprès de la clientèle (encore là, par opposition à la chaîne de librairies, où règne l'anonymat) et, à des degrés variables selon les librairies, par différentes animations centrées sur le livre : conférences d'auteurs et séances de signature, débats, lectures, lancements et autres événements.

À Montréal, la Librairie du Square, fondée en 1985 par Françoise Careil, s'inscrit dans cette mouvance. D'origine bretonne, Careil arrive au Québec en 1975 avec une formation d'enseignante. Avant d'ouvrir sa librairie, elle travaille pendant deux ans chez Renaud-Bray puis, durant quatre ans, à la librairie gauchiste Gutenberg. En décembre 1985, elle rachète la librairie Gutenberg, alors en faillite, et lui donne une vocation littéraire. La boutique, de dimension modeste, est située rue Saint-Denis, juste en face du square Saint-Louis, d'où le nom de la librairie, qui affermit son image de librairie de quartier. Elle est aussi située sur la « rue du livre »[50] de la métropole et bénéficie, en outre, de la présence toute proche d'une station de métro et du cégep du Vieux-Montréal. À la Librairie du Square, c'est l'accueil qui fait la différence : « *C'est le seul moyen que j'ai de me différencier. Les conseils, j'insiste beaucoup. Je ne tiens pas tout (6 000 titres en librairie, contre 25 000, par exemple, à la nouvelle librairie Gallimard), mais je commande ce que je n'ai pas. J'accepte les commandes par téléphone, que j'envoie par la poste. On peut payer en plusieurs fois* »[51], dit Françoise Careil.

Sa clientèle est « moitié hommes, moitié femmes »[52]. En 1993, le client type est « *un jeune homme dans la fin de la vingtaine qui a fait des études universitaires. Il achète des livres de poche, choisit*

---

46. Voir Frédéric Brisson, « La librairie Déom au début du 20e siècle : l'édification d'un réseau d'influence par le commerce du livre », *Lieux et Réseaux de sociabilité littéraire au Québec*, P. Rajotte (sous la direction de), Québec, Nota bene, 2001, p. 189-226.
47. Claude-Henri Grignon, « Les libraires, ces bons maîtres (II) », *Le Journal des pays d'en haut*, 2 décembre 1967, p. 2.
48. Voir Henri Tranquille, *Entretiens sur la passion de lire*, interviewé par Yves Beauchemin, Montréal, Québec/Amérique, 1993.
49. Vers 1880, les maisons Beauchemin et J.B. Rolland se mettent à publier des almanachs populaires et en profitent pour diffuser leur catalogue (autant les titres qu'ils éditent que ceux qu'ils importent d'Europe) à grande échelle. Voir Jacques Michon, « L'almanach comme vecteur des stratégies éditoriales au Québec au temps de la naissance d'une littérature nationale (1880-1939) », *Les Lectures du peuple en Europe et dans les Amériques (XVIIe-XXe siècles)*, H.-J. Lüsebrink, Y.-G. Mix, J.-Y. Mollier et P. Sorel (sous la direction de), [Bruxelles], Éditions Complexe, 2003, p. 233-240.
Dans les années 1960 et 1970, la taille toujours croissante du marché du livre justifie l'arrivée de distributeurs exclusifs professionnels et efficaces qui remplacent les grossistes. La Société des libraires grossistes canadiens cesse d'ailleurs ses activités en 1970, alors que l'Association des distributeurs exclusifs de livres en langue française est créée en 1978. En outre, la Politique du livre annoncée en 1971 par François Cloutier, ministre des Affaires culturelles du Québec, oblige les institutions subventionnées à s'approvisionner en livres dans des librairies de leur région. La politique souffre toutefois de carences dans son application et il faut attendre la loi 51 de 1979 pour que cette mesure soit appliquée systématiquement. Ainsi, les chaînes Garneau et Dussault conservent longtemps un héritage de leur passé de grossistes. Lors de leur fusion en 1977, les ventes aux collectivités comptent encore pour un tiers du chiffre d'affaires de chacune des chaînes, à quoi il faut ajouter, dans le cas de Dussault, qu'un autre tiers du chiffre d'affaires est constitué d'abonnements et de ventes en gros à des clients autres que les institutions (informations tirées d'un document issu de Hachette intitulé « Rapprochement Dussault-Garneau », non signé, daté du 12 septembre 1977, conservé dans le Fonds Hachette, cote S05 C94 B3, Institut Mémoires de l'édition contemporaine (Caen, France)).
50. En 1992, Philippe Rezzonico dénombre sur la rue Saint-Denis, entre l'avenue Mont-Royal et le boulevard René-Lévesque, soit une distance d'environ 2 kilomètres, plus de 20 librairies. « Rue du livre », *La Presse*, 12 novembre 1992, p. D5.
51. Bruno Dostie, « La libraire de Foglia et ses lecteurs : "Moi les jeunes, j'aime autant leur parler que les surveiller" », *La Presse*, 25 novembre 1989, p. K3.
52. *Ibid.*

de préférence un roman sans dédaigner de temps en temps un essai, un recueil de poésie ou une pièce de théâtre»[53]. Quant au fonds de la librairie, il est composé «*à peu près à parts égales de livres d'auteurs québécois, français et étrangers. Huit sur 10 sont des nouveautés, ce qui laisse le reste au fonds de roulement, composé pour l'essentiel de classiques et de valeurs sûres. Pour dépanner, on y vend aussi le journal et des cartes postales quoique la priorité aille au livre et non pas aux disques ou à la papeterie, qui raflent de plus en plus d'espace dans les mégalibrairies*»[54].

En outre, la librairie consacre à ses débuts une section aux femmes, plus tard remplacée par une section dévolue à l'ésotérisme.

En plus de la propriétaire, la librairie compte en 1993 deux employés; le chiffre d'affaires s'élève à 300 000 $[55]. Rien de mirobolant, mais la libraire ne cherche pas nécessairement à le doubler ou tripler. C'est d'abord le métier qui l'intéresse: «*Françoise Careil n'a pas choisi d'être libraire pour faire de l'argent.* [...] *Careil le dit sans ambages, elle n'est pas une femme d'affaires dans l'âme. "Je n'ai pas envie de devenir une Pierre Renaud"*»[56]. En 2002, soit près de 10 ans plus tard, la différence entre librairies indépendantes et grandes chaînes reste la même: «*Alors que les Renaud-Bray misent sur leurs coups de cœur (en grande partie basés sur des considérations commerciales), les petites surfaces, moins esclaves des dernières parutions, carburent à l'amour de la littérature et le propagent*»[57], estime Careil. Dans la même veine, elle déclare: «*J'aime mieux vendre un livre de poche que j'ai aimé qu'un gros format dont je ne suis pas sûre. Même si c'est moins payant*»[58].

Les relations avec la clientèle restent toujours très chaleureuses puisque «*le gros tiers des personnes qui franchissent son portillon, elle les connaît par leur nom*»[59]. Careil «*raconte qu'elle vient de prendre trois semaines de vacances et que, dans l'intervalle, plusieurs clients voulaient savoir quand elle allait rentrer*»[60].

Françoise Careil n'a pas choisi d'être libraire pour faire de l'argent. [...] *Careil le dit sans ambages, elle n'est pas une femme d'affaires dans l'âme. «Je n'ai pas envie de devenir une Pierre Renaud»*

C'est ce contact personnel qui attire plusieurs écrivains, dont Michel Tremblay, Dany Laferrière[61] et Pierre Foglia, et en fait des familiers de la librairie.

Françoise Careil est ainsi «la libraire attitrée de Foglia»[62], le chroniqueur réputé de *La Presse* dont les recommandations occasionnelles sont très suivies par son lectorat. D'après Yves Godin, le responsable des achats chez... Renaud-Bray: «*C'est chaque fois la même chose et c'est phénoménal. J'en vendrai une soixantaine par semaine au lieu de deux ou trois par mois. Ce type-là fait vendre plus de livres que tous ses collègues critiques littéraires*»[63]. À tel point que «*Françoise Careil parle de certains éditeurs qui lui téléphonent pour lui demander de vendre tel ou tel de leurs titres à son influent client*»[64]!

Foglia mentionne la librairie dans quelques-unes de ses chroniques, dont une à l'occasion de la mort de Gaston Miron:

> «*Depuis des années, je croisais Gaston Miron chez Françoise, qui tient la petite Librairie du Square, rue Saint-Denis, une librairie que Gaston fréquentait déjà du temps de son ancien propriétaire, je ne vous parle pas d'hier. Gaston a longtemps habité en face, au Carré Saint-Louis. Il venait à la librairie en voisin, avant d'aller prendre un café à côté, aux Gâteries.*»[65]

D'ailleurs, lorsque Bernard Pivot vient à Montréal en 1996 pour réaliser une émission spéciale sur le Québec et qu'il demande à parler à Miron, c'est à la Librairie du Square que la rencontre a lieu[66].

Michel Tremblay, «*qui vient y faire son tour tous les jours après son déjeuner*»[67], est un autre habitué de la librairie. En 1992, lorsque Tremblay gagne le prix du livre préféré du public au concours *Montréal à moi*, il en profite pour livrer un «*plaidoyer en faveur des petites librairies* [...] *qui ont toujours donné leur chance aux auteurs québécois*»[68] et pour verser son chèque de 2 000 $ à la Librairie du Square, «*une de ces petites librairies dont il aime vanter les mérites*»[69].

Françoise Careil bénéficie également d'une certaine visibilité dans les médias. Les journalistes font appel à elle, comme à d'autres libraires indépendants, pour commenter le succès d'un roman, une tendance littéraire, le travail d'un éditeur ou une polémique du milieu du livre. Les médias lui rendent

53. Hervé Guay, «*Small is* sympathique», *Le Devoir*, 6 novembre 1993, p. D2.
54. *Ibid.*
55. D'après H. Guay, *loc. cit.*
56. H. Guay, *loc. cit.*
57. Odile Tremblay, «La mort d'Hermès», *Le Devoir*, 10 août 2002, p. C6.
58. B. Dostie, *loc. cit.*
59. Odile Tremblay, «Le livre aux quatre vents de la grogne», *Le Devoir*, 19 juin 1999, p. B9.
60. H. Guay, *loc. cit.*
61. D'après Chantal Guy, «Vingt-quatre heures dans la vie de Dany Laferrière», *La Presse*, 19 avril 2001, p. B7.
62. Louise Gendron, «Le mal élevé de *La Presse*», *L'actualité*, vol. 18, n° 7, 1er mai 1993, p. 62.
63. *Ibid.*
64. *Ibid.*
65. Pierre Foglia, «Gaston, y'a plus person qui répond», *La Presse*, 17 décembre 1996, p. A5.
66. D'après P. Foglia, *loc. cit.*
67. Jean Beaunoyer, «Fête rue Saint-Denis, rue Saint-Hubert...», *La Presse*, 24 avril 1998, p. B5.
68. Pierre Vennat, «Le choix des Montréalais: Michel Tremblay», *La Presse*, 11 septembre 1992, p. C2.
69. *Ibid.*

Un des handicaps de la librairie générale est que le nombre de titres qu'elle propose doit nécessairement être réparti dans différents domaines. Certaines librairies choisissent plutôt d'exploiter un créneau spécialisé en offrant une large sélection de titres dans un domaine précis.

visite à l'occasion du 23 avril, en 1997 et en 1998, alors que Careil est une des principales animatrices des activités montréalaises de la Journée mondiale du livre. En 2000, la libraire signe en outre une chronique littéraire dans *La Presse* pendant six mois. Enfin, Careil prend position dans les débats qui agitent sa profession en signant des pétitions contre les implications de la SODEC dans la fusion Renaud-Bray-Champigny-Garneau, en juin 1999, et dénonçant le rejet du prix unique du livre par la ministre Agnès Maltais, en décembre 2000.

Il est vrai que la fin des années 1990 s'avère cahoteuse pour les libraires indépendants. Leur faible marge bénéficiaire les rend particulièrement sensibles à toute modification du paysage commercial et, par conséquent, le développement des librairies à grande surface et des magasins-entrepôts qui vendent des livres à rabais (Costco, Wal-Mart) suscite des débats qui débordent sur la place publique. « *Acheter des livres chez moi, c'est devenu un geste politique! Les gens viennent ici pour que les petites librairies tiennent le coup* »[70], dit Françoise Careil.

La librairie spécialisée : L'Androgyne

Un des handicaps de la librairie générale est que le nombre de titres qu'elle propose doit nécessairement être réparti dans différents domaines. Certaines librairies choisissent plutôt d'exploiter un créneau spécialisé en offrant une large sélection de titres dans un domaine précis. Les librairies religieuses sont monnaie courante dans le Québec du XXe siècle, mais elles ne sont pas les seules : des librairies spécialisées en droit, en littérature jeunesse, en ésotérisme, en ouvrages érotiques, en gestion, en voyages, en bandes dessinées, en cinéma, en œuvres féminines ou en d'autres domaines apparaissent à un moment ou à un autre. La vague prend une ampleur sans précédent dans la décennie 1970.

Parmi ces nouvelles venues, la librairie L'Androgyne naît en 1973 à Montréal de l'initiative d'un groupe de bénévoles.

> « *C'est un geste d'amitié, le désir des gais et des lesbiennes de se retrouver entre eux, qui a déclenché l'opération L'Androgyne en 1973, alors que le groupe communautaire Gay McGill, issu de l'université du même nom, ouvrait une librairie, rue Stanley, sous la forme d'une coopérative. Un couple gai l'a rachetée quelques années plus tard, après quoi Lawrence Boyle, à la fin des années 1980, s'y est consacré en solo. En 1987, il embauchait France Désilets, alors étudiante à l'Université Concordia. Cette dernière séchait les cours pour militer dans toutes sortes de groupes communautaires qui la conduisaient souvent à la librairie, centre nerveux intellectuel de tout le mouvement féministe et gai montréalais.* »[71]

France Désilets achète la librairie en 1995 avec l'aide de sa compagne Claudine Dugas. L'Androgyne est alors établie depuis plusieurs années sur le boulevard Saint-Laurent, près de la rue Prince-Arthur. Désilets en est la principale animatrice jusqu'en 2001, année où elle vend son commerce au groupe Priape. La librairie déménage alors sur la rue Amherst, dans le Village gai, mais l'opération est un échec : le nouveau local, trop grand, exige un nombre d'employés et des frais fixes trop élevés[72]. En outre, la librairie doit faire face à la concurrence de sites spécialisés du Web et à celle de librairies à grande surface qui proposent une sélection de titres destinés à leur clientèle gaie et lesbienne. L'Androgyne ferme ses portes à l'été 2002.

Durant son existence, L'Androgyne est un lieu de rassemblement et d'échanges pour la communauté homosexuelle. Autant que pour vendre des livres, les gens qui y travaillent sont là pour « *partager, échanger des ressources et des renseignements* »[73]. Par exemple, la librairie vend des billets pour plusieurs événements communautaires, comme la Foire internationale du livre féministe de Montréal ou un *party* de l'organisme Divers/Cité. En 1981, alors que la librairie est située rue Crescent, la gérante Suzanne Dawns explique que « *nos seuls buts sont de nous délivrer de la peur et d'essayer de nous délivrer dans notre différence. Ce qu'on veut, avec les femmes et les hommes de toute orientation sexuelle qui viennent faire un tour, c'est partager un vécu, des luttes* [...] *et aussi pouvoir se dire : "T'es pas tout seul"* »[74].

Le catalogue de L'Androgyne rassemble un éventail de titres unique à Montréal :

> « *L'inventaire de 5 000 titres ratisse très large : ça va du dernier roman publié par Pierre Samson à l'ouvrage académique publié par*

70. Tommy Chouinard, « Le sort des librairies indépendantes », *Voir*, 8 août 2002, p. 8.
71. Martin Bilodeau, « Le carrefour de la question », *Le Devoir*, 10 juillet 1999, p. D1.
72. D'après un entretien téléphonique de Frédéric Brisson avec Bernard Rousseau, président du groupe Priape, le 5 octobre 2004.
73. Gilles Jobidon, « Une librairie différente », *Châtelaine*, vol. 22, n° 5, mai 1981, p. 6.
74. *Ibid.*

l'obscur département d'études féministes d'une université américaine, du livre d'art sur les croquis de Cocteau aux magazines pornographiques, des biographies de personnalités aux films vidéo ayant l'homosexualité pour sujet. France annonce par ailleurs ses nouveautés par une newsletter qu'elle envoie à un millier de clients montréalais, qui reviennent, feuillet en main, certains titres cochés. »[75]

Il s'agit toutefois d'un inventaire qui ne plaît pas à tout le monde: Douanes Canada saisit 55 livres destinés à L'Androgyne en 1995, en vertu de son pouvoir d'interdire l'importation de publications à caractère immoral ou obscène[76]. L'Androgyne accorde d'ailleurs son appui à la librairie gaie et lesbienne Little Sister's, de Vancouver, qui traîne Douanes Canada devant les tribunaux pour faire cesser le harcèlement dont elle est la cible. Little Sister's gagne son procès en 1996[77].

Enfin, il ne suffit pas d'avoir les titres en magasin pour les vendre; encore faut-il les promouvoir. À cet égard, France Désilets affirme: « ... *nos best-sellers, ce sont les livres qu'on met dans les mains des gens et pas nécessairement ceux dont on entend le plus parler. Il y a des titres dont je peux dire que j'en ai vendu entre 150 et 200 à moi seule* »[78].

Le libraire de livres anciens: Bernard Amtmann

Le livre a plusieurs vies; il se transmet de main en main et une première lecture n'épuise pas la suivante. Le livre est un objet récupérable et garde toujours une certaine valeur. Aussi les propriétaires de livres cherchent-ils à capitaliser sur cette valeur plutôt que de les jeter. Les librairies d'occasion se multiplient au Québec à partir des années 1920[79] et demeurent durant tout le XXe siècle une source de livres à bon marché très prisée, en particulier par les étudiants. Les libraires de livres anciens sont moins nombreux et occupent un créneau quelque peu différent. Ils profitent plutôt de la rareté, qui confère aux livres une valeur accrue auprès des collectionneurs et des bibliothèques de différentes institutions. La publication régulière de catalogues et un fort volume de transactions postales caractérisent habituellement ce type de commerce. En outre, la force des libraires anciens de la province réside habituellement dans le livre local (*canadiana, arctica,* etc.). Au Québec, Philéas Gagnon et Gonzague Ducharme sont deux précurseurs du domaine: Gagnon parvient à rassembler la collection « *la meilleure et la plus complète au Canada* »[80] au tournant du siècle, tandis que la librairie de Ducharme compte plus de 350 000 volumes au début des années 1940[81]. À sa mort en 1950, Ducharme peut se targuer d'avoir « *stimulated the taste for collecting Canadian books and raised the dignity of antiquarian book selling in Canada to a peak it never before attained* »[82].

Au milieu des années 1950, la conjoncture est favorable : plusieurs bibliothèques universitaires développent de grandes collections de canadiana. *Pour répondre à la forte demande, Amtmann publie catalogue sur catalogue : il émet 202 listes de documents à vendre entre 1956 et 1966, soit près de 20 par année.*

Malgré tout, quand Bernard Amtmann ouvre sa librairie à Montréal en 1951, il reste encore à élever la réputation du *canadiana* « *from the level of the dusty five-and ten-cent shelf to the respected realm of antiquarian books* »[83]. Amtmann[84], né en 1907 dans une famille juive de Vienne, est un héros de guerre. Il a la chance de se trouver en dehors du pays en 1938 lorsque Hitler envahit l'Autriche. Il s'engage alors dans l'armée française puis, après l'offensive allemande de 1940, se joint à la Résistance, où il prend la tête d'une unité spécialisée dans le sabotage, et rejoint de nouveau l'armée française à la Libération, avec laquelle il se rend jusqu'à Berlin. Amtmann émigre au Canada après la Seconde Guerre mondiale.

D'abord établi à Ottawa, il déménage à Montréal pour y trouver des collectionneurs plus nombreux et un environnement cosmopolite dans lequel il se sent à l'aise – Amtmann parle français, anglais et allemand. Sa librairie est d'abord située avenue Greene, à Westmount, puis rue Sherbrooke, près de l'intersection Côte-des-Neiges. Au milieu des années 1950, la conjoncture est favorable: plusieurs bibliothèques

75. M. Bilodeau, *loc. cit.*
76. D'après Nathalie Collard, « Zélés, les douaniers? », *Voir*, vol. 9, n° 15, 9 mars 1995, p. 5.
77. Voir Stuart Blackley et Janine Fuller, *Restricted Entry. Censorship on Trial*, 2e édition, Vancouver, Press Gang Publishers, 1996.
78. M. Bilodeau, *loc. cit.*
79. D'après Maurice Lemire, « Introduction » au *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, vol. 2 (1900-1939)*, Montréal, Fides, 1980, p. LIX.
80. Daniel Olivier, « Gagnon, Philéas », *Dictionnaire biographique du Canada, vol. XIV (1911-1920)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1998.
81. Voir Henri Croteau, « Au royaume du livre canadien », dans *Annuaire de la publicité et de l'imprimerie 1940-41*, 2e année, Ottawa, Éditions du droit, 1940, p. 152-153, cité par J. Michon (sous la direction de), *Histoire de l'édition [...], vol. 2, op. cit.*, p. 369.
82. Dora Hood, *The Side Door. Twenty-six Years in My Book Room*, Toronto, The Ryerson Press, 1958, p. 54.
83. Wm. F. E. Morley, dans la préface à J. Archer et J. Mappin, *Bernard Amtmann, 1907-1979. A Personal Memoir*, Toronto, Amtmann Circle, 1987, p. 5.
84. Les informations qui suivent, au sujet de Bernard Amtmann, ont été puisées dans les sources suivantes: J. Archer et J. Mappin, *Bernard Amtmann, 1907-1979. A Personal Memoir*, Toronto, Amtmann Circle, 1987, 78 p.; Jacob L. Chernofsky, « Bernard Amtmann, 1907-1979: Memorial Tribute », *Antiquarian Bookman's Weekly*, n° 63, 1979, p. 3458-3481; D. Armour, « Venerable Bibliophile: The Late Bernard Amtmann », *Canadian Antiques and Art*, n° 2, november 1980, p. 27-29.

universitaires développent de grandes collections de *canadiana*. Pour répondre à la forte demande, Amtmann publie catalogue sur catalogue: il émet 202 listes de documents à vendre entre 1956 et 1966, soit près de 20 par année.

En 1966, après 15 années passées à développer son commerce et à établir sa réputation, il fonde l'Association de la librairie ancienne du Canada/Antiquarian Booksellers' Association of Canada, dont il devient le premier président. L'année suivante, il fonde Montreal Book Auctions, la première firme d'encans de livres à voir le jour au Canada. Il s'associe brièvement à la maison londonienne Christie, Manson & Woods de 1968 à 1969, avant de reprendre le contrôle de l'entreprise en 1970. Il publie de nombreux catalogues et ouvrages bibliographiques: ses *Contributions to a Short-Title Catalogue of Canadiana* (1971-1973, 4 vol.) contiennent 30 000 entrées, dont 10 000 n'ont jamais encore été répertoriées. Il reçoit un doctorat honorifique de la University of Saskatchewan en 1974. Bernard Amtmann meurt en 1979.

La vie du libraire est certes plus calme que celle qu'il a connue durant la guerre, mais elle n'est pas exempte de combats à mener. Aux yeux de Amtmann, le Canada est un pays fascinant dont l'histoire, unique et originale, doit être reconnue à sa juste valeur. Il critique vertement les bibliothécaires et les archivistes qui rechignent à acheter des pièces uniques du patrimoine écrit – livres, affiches, manuscrits, journaux – et préfèrent attendre les dons. L'affaire du *Journal de Batoche*, un manuscrit unique écrit par Louis Riel en 1885 et mis à l'enchère en 1971, illustre la divergence de vues. Alors que Bernard Amtmann bat la campagne pour éviter que le journal de Riel ne soit vendu à des étrangers en rameutant les médias, les Archives nationales du Canada sont rapidement mises hors course le jour des enchères venu. Leurs dirigeants, penauds, doivent expliquer devant les caméras de télévision leur décision de plafonner leur mise à 12 000 $ pour un tel morceau de l'histoire canadienne. Amtmann constate que l'argent est pourtant disponible: par exemple, l'Université McMaster acquiert les archives du philosophe britannique Bertrand Russell en 1968 pour 520 000 $. Ses opposants répliquent qu'il se trouve en conflit d'intérêts et réclame des prix trop élevés.

Le métier de libraire ancien a un côté théâtral qui sied très bien à Bernard Amtmann: «*He understood instinctively the marketing principle that it is not the steak that sells, it's the sizzle;* [...] *an exceptional piece described in its literary and historical perspective becomes recognizable for what it is, exceptional, perhaps unique*»[85].

Avec ce sens du spectacle et cette passion pour son métier, Amtmann parvient à intéresser nombre de néophytes au livre rare: «*Amtmann had a flair for bringing along the small collector, for encouraging him and finding him fine items that weren't expensive, but, at the same time, looking forward to the day when the novice would be in the market for rare material*»[86].

Longtemps après sa mort, dans une allocution en 1995, son collègue torontois David Mason le décrit comme «*... the initiator of almost every important bookselling innovation in Canada (such as the antiquarian book fair, now in its twenty-fifth year)* [...], *a man who changed many of our attitudes about books and historical artifacts in this country*»[87].

* * *

Les familles de libraires que nous avons abordées dans cet article sont loin d'être les seules. On pourrait penser aussi, par exemple, à la librairie d'occasion, à la librairie d'éditeur (Fides, le Jour, Flammarion, Gallimard et Hachette sont des éditeurs ayant déjà exercé des activités de libraire), à la librairie rattachée à un musée ou à la librairie d'un campus universitaire. Tous ces types de libraires exercent une sélection dans la production éditoriale courante, créent un environnement où ces titres sont présentés au public et mettent en valeur certains titres par rapport à d'autres. En effet, s'il faut vendre des livres pour être libraire, il ne suffit pas d'en vendre pour l'être. Les simples «points de vente» des livres de grande diffusion comme les magasins-entrepôts, les pharmacies et les tabagies, généralement, ne choisissent pas les livres (le distributeur le fait pour eux), aménagent peu l'environnement du livre (il s'agit des mêmes tablettes que pour les autres produits, ou encore ils utilisent les présentoirs fournis par le distributeur) et n'exercent pas la fonction de conseiller.

Hormis cette distinction entre point de vente et librairie, nous ne croyons pas qu'on puisse parler de «vrais libraires» (l'image traditionnelle du libraire cultivé qui peut tirer de ses rayons encombrés, les yeux fermés, une plaquette de poésie publiée il y a 10 ans, a été beaucoup galvaudée) ou de «faux libraires» (le mercenaire du livre motivé uniquement par le gain pécunier). La notion de «figure», par la multiplicité qu'elle implique, permet heureusement de sortir de cette dichotomie et de mettre l'accent sur la diversité et sur la personnalité des librairies. Les traits de chaque figure sont caractéristiques sans être exclusifs: le libraire indépendant prodigue des conseils avisés, la librairie à grande surface constitue une destination familiale, le libraire spécialisé s'engage dans une communauté spécifique et le libraire ancien dévoile des trésors du passé. Cette multiplicité des figures de libraires renforce l'univers du livre: elle permet non seulement de répondre à l'existence de différents publics, mais aussi d'en développer de nouveaux. ▣

85. J. Mappin et J. Archer, *op. cit.*, p. 40.
86. *Ibid.*, p. 24.
87. David Mason, «A Tale of Delusion, Illusion and Mystery: Booksellers and Librarians», *Descant*, vol. 26, n° 4, hiver 1995, p. 18-19.